Scott Brookes Douglas (trans. and ed.),
The Concubine, the Princess, and the Teacher. Voices from the Ottoman Harem.

Austin, University of Texas Press, 2008, 314 p.
ISBN : 978-0292721494

Je commencerai ce compte rendu par noter un paradoxe : l'univers du harem (ottoman) souffre de sa gloire. Les usages littéraires et artistiques à laquelle cette évocation a donné lieu l'ont rendu célèbre, en l'attachant à nombre d'images et préjugés solidement ancrés dans les esprits. On pourrait croire que cette gloire, qui attire les éditeurs, aurait favorisé une florescence d'études historiques sérieuses (j'insiste sur cet épithète) ; pourtant, il n'en est rien. L'histoire de l'art s'est bien emparée du thème – avec raison si l'on pense à la production artistique relative au sujet – mais, en histoire même, les travaux se font rares. Trop connu, le thème paraît peu sérieux, et alors même qu'on en sait peu, on murmure que tout a été dit. Je ne vois pourtant pas plus d'une dizaine, au mieux une quinzaine d'essais historiques de valeur sur le sujet. Les travaux d'Uzunçarşılı et d'Uluçay ont longtemps laissé croire que tout avait été fait ; depuis, l'étude de Leslie Peirce [(1)] a prouvé avec brio qu'il n'en était rien ; moi-même j'ai essuyé les mêmes critiques dans mon travail et je ne doute pas que la situation se reproduise encore avec de futurs chercheurs. Un problème (entre autres) est à l'origine de cette situation : le manque de sources. Souci considérable pour un historien. Pourtant, le problème n'est pas si profond qu'on aime à le laisser penser, car il existe malgré tout de la documentation. Encore faut-il se donner la peine d'aller la chercher, en sortant des "incontournables". Ces derniers portent tort aux recherches sur le sujet, car ils bénéficient d'une telle réputation qu'il semble qu'il n'y ait rien à part eux. Or, ce ne sont pas les plus intéressants, bien qu'ils soient sans nul doute très utiles. Ils concentrent ainsi tous les regards et captent les travaux d'édition : pensons aux lettres de Lady Mary Montagu et aux mémoires de Melek Hanım ou d'Ayşe Osmanoğlu, fille du sultan Abdülhamid II. L'entreprise qui a conduit à la publication du présent livre est donc des plus louables et il faut en féliciter l'auteur. Je ne peux que déplorer qu'elle n'ait pas été menée avec plus de rigueur – je m'en expliquerai plus loin ; avant cela, je veux faire honneur à la richesse des textes qui font l'objet de cette édition.

Douglas S. Brookes a choisi de réunir, traduire en anglais et éditer une compilation de trois textes établis à partir des souvenirs de trois femmes, de statut différent, ayant connu la vie dans le harem impérial ottoman. Les textes sont présentés de façon chronologique et permettent ainsi de découvrir le harem de trois sultans successifs : Murad V (r. 1876 ; m. en 1904) ; Abdülhamid II (r. 1876-1909 ; m. en 1918) et Mehmed V (r. 1909-18 ; m. en 1918). De nombreuses passerelles se dessinent entre les textes et certains sujets reviennent de façon récurrente : les festivités organisées au sein du harem, les règles d'organisation qui régissent la vie de ces individus, les rivalités aussi. Chacune des trois femmes qui livrent leurs souvenirs a néanmoins des motifs différents de le faire, ce qui conduit à des textes d'une saveur chaque fois particulière.

La première est Filizten qui, contrairement à ce qui est dit par l'auteur de cet ouvrage (à la suite d'Uzunçarşılı, dont les ottomanistes connaissent les imperfections qui parsèment son travail), n'est pas une concubine, mais une servante, plus précisément une *kalfa*. Elle le dit d'ailleurs clairement lorsqu'elle explique les modalités de sa promotion de jeune servante novice au statut avancé de *kalfa* (p. 67-68). Il semble que Brookes ait trouvé préférable, pour attirer le lectorat probablement, de suivre les erreurs d'Uzunçarşılı et de la présenter comme concubine ; il a tort, car les mémoires d'une servante sont plus précieux, à bien des égards, que ceux d'une concubine ou d'une princesse, car plus rares : la plupart des récits-souvenirs dont disposent les historiens sont le fait de femmes de haute condition, bénéficiant d'un statut privilégié au sein du harem. Connaître le point de vue d'une servante, promue au rang de *kalfa* après un certain temps de service et par un effet de chance, est tout à fait exceptionnel et d'une grande valeur historique. De fait, ce récit se révèle d'une grande richesse, pour le lecteur comme pour l'historien. Il relate la vie du harem de Murad V, depuis son ascension sur le trône jusqu'à sa mort. On découvre ainsi l'envers du décor : ce qui se passe, au sein du harem, lors de la montée sur le trône d'un prince, puis lors de la destitution de celui-ci, puis pour les années qui suivent, qui voient les tentatives de restauration se multiplier et échouer – et sa surveillance se renforcer d'autant.

Je ne ferai pas la liste des informations précieuses qui sont fournies tout au long de ces pages (j'invite le lecteur à les lire), mais j'insisterai sur deux éléments en particulier : la politisation du harem et la description de l'état physique et mental de Murad V. Filizten narre les aventures politiques qui égrènent la vie de Murad V, sans manquer, au passage, d'indiquer le rôle tenu par les femmes (et les eunuques) du harem, les moyens dont elles disposent, ainsi que les limites

(1) Leslie P. Peirce, *The Imperial Harem : Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1993.

BCAI 29 (2014) Scott Brookes Douglas (trans. and ed.): The Concubine, the Princess, and the Teacher. Voices from the Ottoman Harem., recensé par Juliette Dumas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de leur connaissance des événements politiques extérieurs. De même, elle dresse un tableau précis et analytique de la santé du sultan, atteint de troubles mentaux à l'origine de sa destitution, qui permettrait de dresser son profil psychologique. On aura garde, néanmoins, de prendre ce récit comme objectif, car il est teinté d'un parti pris politique, fort logiquement favorable à la restauration de Murad V sur le trône et, dès lors, opposé au sultan Abdülhamid II. L'inconvénient de ce récit réside dans la multiplicité des voix qu'il véhicule et qu'il est presque impossible de distinguer. Filizten n'est pas l'auteur du récit : elle a dicté ses mémoires au journaliste et historien engagé Ziya Şakir, qui s'est attaché à les rédiger à sa manière, en y ajoutant ou en complétant les souvenirs de sa source principale par ceux d'autres femmes du même harem, entre autres. Or, l'objectif de Ziya Şakir n'était pas de produire une biographie de la *kalfa* en personne, ni même de dresser un récit de la vie au harem en général, mais de fournir une biographie de Murad V. L'orientation du récit s'en trouve fortement influencée.

Le second récit est l'œuvre d'une princesse ottomane, Ayşe Sultane, fille d'Abdülhamid II, qui ne se cache pas de son désir de réhabiliter l'image de son père en l'humanisant chaque fois que possible. On y découvre un harem cette fois totalement dépolitisé, en concordance avec les souhaits du souverain. Pour quelqu'un qui n'aurait jamais lu les mémoires de Leyla Hanım ou la description par Albertus Bobovius du palais impérial, l'intérêt de ce récit réside dans la description de la vie du harem et de ses résident(e)s : structures, occupations, protocole, amusements, etc. C'est néanmoins un récit très connu, qui a fait l'objet de nombreuses éditions et traductions, notamment en français, et l'on peut s'interroger sur l'utilité de cette énième édition (partielle, qui plus est). Notons encore que ce texte, dans sa description du harem, fournit des indications très similaires de celles qu'on pourrait trouver dans les deux récits suscités, ce qui réduit d'autant l'intérêt de la sélection de ces extraits. La clarté des explications de la princesse est néanmoins très utile pour un lecteur non averti qui découvrirait l'univers du harem pour la première fois.

Le troisième récit est tout à fait atypique et très précieux, car il est le fait d'une femme, Safiye, qui, tout en ayant vécu dans le harem impérial, n'appartient pas à cet univers. Il s'agit en effet d'une fille d'ouléma, et pas des moindres, puisqu'elle est la fille de l'imam principal du sultan, responsable de la prière du vendredi en présence du souverain. C'est la première et seule fois (à ma connaissance) qu'une femme appartenant à l'élite religieuse de l'Empire, amenée à partager et à connaître la vie du harem impérial, en a livré ses souvenirs. Le texte est d'autant plus précieux que Safiye est invitée au palais pour servir d'institutrice aux membres du harem : princes (en bas âge), princesses, mais aussi servantes et jusqu'aux concubines ! Le fait constitue en soi une rupture, bien expliquée par la narratrice, qui fournit quelques éléments de justification. Au-delà, on sent la marque de son époque, marquée par les transformations sociales et culturelles, qui aboutissent dans son personnage : une jeune fille d'ouléma, formée dans une école nouvelle et sur le point de passer son diplôme, qui est recrutée pour enseigner aux femmes du harem impérial. C'est donc une documentation d'une grande utilité concernant l'éducation de ces personnes – ou plutôt, disons-le franchement, leur manque d'éducation. On y découvre la force de l'esprit patriotique et religieux, qui peuple ces pages, mais aussi le gouffre qui sépare le monde du harem du reste de la société.

Les textes en question sont riches, à défaut d'être inédits, et l'on peut féliciter l'entreprise d'édition consistant à leur meilleure connaissance auprès du public. Là s'arrêtent les vertus de cet ouvrage, dont les défauts sont nombreux. Pour commencer, les textes fournis ne sont pas complets : il s'agit d'extraits, choisis parmi les passages relatifs au harem, mais que le lecteur est incapable de resituer dans leur contexte général, dans la mesure où l'auteur de l'ouvrage n'a pas jugé nécessaire de fournir les renseignements à cet égard. L'apparat critique est quasi inexistant, à l'exception des notes des éditions sur lesquelles cet ouvrage se fonde et que le présent auteur se contente, le plus souvent, de traduire. Des compléments d'information auraient été utiles et auraient permis une meilleure mise en contexte des souvenirs livrés ainsi en pâture. N'est-ce pas le rôle de l'introduction ? J'en viens là à l'objet de ma dernière critique, la plus dure : l'introduction prouve la méconnaissance difficilement acceptable de l'auteur, aussi bien concernant le monde du harem que l'histoire ottomane de la fin de l'Empire. Les erreurs et imprécisions sont nombreuses, dont j'épargnerai au lecteur la liste ; quant aux renvois bibliographiques, ils sont tellement rares qu'on se demande si l'auteur a lu quelque chose avant de rédiger son introduction ; et de fait, au vu de la bibliographie fournie, on peut en douter, car il manque bien des livres pourtant incontournables. Enfin, je ne peux m'empêcher de reprocher la faiblesse de la mise en contexte historique : l'introduction ne livre au lecteur presque aucun outil de lecture nécessaire à une bonne appréhension des textes. Un peu plus de rigueur scientifique n'aurait pas fait de tort à cet ouvrage.

Juliette Dumas
CETOBAC - EHESS

BCAI 29 (2014) Scott Brookes Douglas (trans. and ed.): The Concubine, the Princess, and the Teacher. Voices from the Ottoman Harem., recensé par Juliette Dumas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net